

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-quatrième année. — N° 208

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

VENDREDI 23 DECEMBRE 1949

Le numéro : 10 francs

Toutes les corporations ont envoyé au camarade STALINE un exemple de leur production.

(La Vie Ouvrière.)

LE SYNDICAT
DES VIDANGEURS

a-t-il lui aussi
envoyé son présent ?

IL Y A CINQ ANS, le «Libertaire» reparaisait

C'EST à la fin de l'année 1944, alors que les nations étaient encore en pleine guerre, alors que les portes des prisons où les meilleurs d'entre nous croussaient depuis 5 ans étaient à peine entrouvertes, que notre «Libertaire» reparaisait.

D'abord édité à Toulouse avec les «moyens de bord», il remontait à Paris où il n'allait pas tarder à apporter, au milieu de l'euphorie qui créait ce que les «pisse-copies» nommaient «la victoire», le point de vue des hommes libres.

Oh ! la réapparition de notre journal n'alla pas sans quelques heurts. D'abord clandestin, il ne tarda pas à s'imposer de nouveau et le ministère qui lui avait refusé du papier dut céder à l'opinion générale.

Depuis cinq ans, le «Libertaire» a grandi. D'abord chaque mois, puis tous les 15 jours et enfin toutes les semaines, le plus vieux hebdomadaire de la presse, le journal de Sébastien Faure, de Louise Michel, de Pierre Martin et de bien d'autres, l'organe de notre actuelle Fédération Anarchiste n'a pas cessé de tailler à grands coups dans la société fratricide, de dénoncer les politiciens et leurs partis, de dresser les énergies contre la guerre, contre l'abrutissement religieux, contre les déviations syndicales.

Le «Libertaire» est donc resté le «Libertaire» que nos anciens ont créé.

Certes, nous nous sommes appliqués à le rajeunir. Les problèmes ont changé, l'économie a évolué, les hommes aussi. Mais tel qu'il est il s'inscrit dans la continuité d'un effort vieux de 60 ans.

Le «Libertaire», aujourd'hui, est lu par l'élite pensante du Syndicalisme, par tous ceux qui ont répudié les principes autoritaires. Il est votre journal. Il ne se développera que dans la mesure où, prenant conscience de sa valeur, vous saurez consentir à l'effort qui s'impose.

Oui, le «Libertaire» reparaisait il y a 5 ans. En tournant une nouvelle page de son histoire, prenons l'engagement d'en faire le drapeau des travailleurs en route vers l'émancipation sociale.



STALINE La grande mystification du siècle A 70 ANS

Ainsi recommence le cycle millénaire. L'homme, faible, craintif, effrayé devant la mort, épouvanté devant la vie, l'homme qui refuse de sortir de l'homme, refait le chemin que conduisit sa lâcheté vers le Dieu tutélaire, dur, hautain, autoritaire, cruel, dont la sentence est sans appel et le châtiment inexorable mais qu'on peut à force de pénitence, de bassesse, de contrition, d'amaigrissement, et qui sait inculquer au croyant l'apostat qui sanctifie.

La part du «ciel» étant faite, le tribut à l'instinct grégaire des masses étant payé, l'«homme-dieu» a voulu ajouter à l'encens facilement dispersé au soir des orages révolutionnaires, le témoignage plus durable du texte.

De là est née la plus grande mystification du siècle. Les disciples se sont mis à trasser l'histoire et celle-ci est de nouveau apparue avec des «atours décentes» et avec sa facilité habituelle elle s'est prêtée au désir de ceux qui la servent en se servant d'elle.

L'Homme-Dieu avait, il y a deux mille ans, manqué le rendez-vous que les chantes et les poètes de l'ancienne Rome avaient donné aux événements. Qu'à cela ne tienne, les moines des premiers siècles surent réparer cet oubli regrettable et, dans le silence des cloîtres, ils forgèrent ce livre qui de-

DRAINES de tous les points du vaste globe, de longues files de camions, des trains entiers convergent vers une nouvelle «Mecque», transportant les ofrandes des simples vers la terre promise, berceau d'une foi récente. Tapi dans son antre aux redoutes multiples ajoutées les unes aux autres au hasard des tyrannies, le «boudha vivant» sent monter le flot du bourdonnement populaire qui, en se brisant aux avancées du Palais, lui apporte, comme un écho aux mille rebondissements, la phrase inspirée : Staline à 70 ans. — Staline est grand — Staline est un soleil qui répand son ombre sur l'«autre».

avait tenir lieu de vérité : Les «Evangiles».

Staline avait eu le tort d'être absent du «poème épique» chantant les actions et les gestes des héros de la Révolution d'Octobre. Qu'à cela ne tienne,

par JOYEUX

les disciples, dans le silence du Kremlin, dans les bureaux du Komintern, s'attelèrent à la tâche de falsification des faits et nous donnèrent «l'Histoire du Parti Communiste (bolcheviste) Russe» à la rédaction de laquelle d'ailleurs le maître ne dédaigna pas de mettre la main (on n'est jamais si bien servi que par soi-même).

Et l'homme aux lourdes paupières, au front bas, l'Oriental renfermé, le fourbe, dont Lénine conseillait de se méfier et qu'il aurait inévitablement brossé s'il eût vécu, le révolutionnaire de bureau, de statistiques, sans passé, ce fonctionnaire vaguement cité, et encore, dans une liste de militants et comme noyé parmi eux dans l'ouvrage capital sur les journées d'Octobre «Dix jours qui bouleversèrent le monde», devint par la grâce des Manouïlski, des Dimitroff, des Marty, des Kousine, des Pieck, des Gottwald, principaux fonctionnaires du Komintern, par la pléiade des tripouilles de moindre envergure qui forment les cadres des partis communistes du monde entier, par la veulerie des intellectuels qui en sont l'écume, par la «connerie» des toutes, le père de la révolution, le compagnon de Lénine, l'organisateur des journées révolutionnaires, non plus le disciple, appellation aujourd'hui dépassée, mais l'égale de Lénine.

Farce tragique, bouffonnerie macabre dont les gags sont fournis par des hommes qui glissent et se répandant dans

une flaque de sang, grimaces et contorsions tragiques de ces «clowns» vicieuses du Monsieur Loyal de Moscou et dont la minique rejoint celle des Paillasses. Farce tragique oui ! mais farce tout de même.

Ce tyranneau oriental, au sadisme freudien, élevé par la bêtise humaine à la hauteur d'un homme que nous avons combattu et dont nous combattons encore l'enseignement, mais qui, incontestablement, était à la taille de l'épopée qu'il a contribué à mener à l'impasse, quelle pitié !

Chaque titre, chaque grimace, chaque médaille de ce maréchal qui ra-

mène cette distinction d'où elle est sortie, de l'écure moyenâgeuse d'un grand «saigneur», nous fait mieux sentir ce qu'il peut y avoir de différent entre eux et seul le bon La Fontaine aurait pu noter dans toutes ses nuances, la différence qui existe entre le tigre de Zimmerman et l'hyène qui aujourd'hui se pare de ses dépouilles.

Du Borgia traditionnel et sanglant, les auteurs ont su parfois tirer des effets cocasses. Gageons que le vaudeville qui, dans quelques générations, laissera de côté la face tragique de ce drame, pour ne s'occuper que de l'aspect grotesque du personnage de sang, qui en est le centre, se taillera un joli succès. Gageons que les foules étonnées et tournées vers de nouvelles idoles, se gaussent du crétinisme de celles qui les ont précédées dans cette voie.

Staline à 70 ans. Le lent progrès de l'humanité a mis vingt siècles pour que ce qu'il y a de valable dans la foule des humains découvre le ridicule et l'odieuse de la comédie montée vers le II^e siècle dans les couvents de ce qu'il restait de l'empire. La marche accélérée de l'entendement nous incline à croire qu'il faudra beaucoup moins longtemps pour que l'homme hardi ne redessine l'Histoire pour nous la représenter comme nous l'aimons : NUE.

Staline père des peuples.
(Suite page 4, col. 1.)

LE MENSONGE... et la PEUR chez les intellectuels

C'EST pas en lançant des manifestes que les intellectuels perdent leur mauvaise conscience. C'est le peuple qui fait les révolutions et, quand il crève trop de faim, il se jette facilement dans les bras de mauvais conseillers. Les intellectuels commencent à voir où sont ces mauvais maîtres et ont peur, car ceux-ci sont plus efficaces que leurs manifestes. Après le «massif» appelé le socialisme, lancé par A. Gide, François Mauriac, Vercors et autres à l'O.N.U., voici que Cassou, le même Vercors et Edith Thomas quittent l'orbite du P.C. Il ne s'agit pas de crier victoire comme les capitalistes ni de trop vite triompher, ni de céder à un anticommunisme facile. Repousser la guerre à priori, c'est faire du Gauchisme et c'est beaucoup exagérer l'importance du rôle des intellectuels. Leurs appels, comme disait Jean Grenier, ont à peu près autant de répercussion sur les Etats-Majors que ceux des gardiens de phare privés de l'éclairage de lumière. Ils n'ont aucune efficacité, le jeu les dépasse. Et cela parce qu'ils ne veulent pas choisir de s'attaquer au vrai problème, celui de la révolution. Cette semaine, trois intellectuels du P.C., tels des hauts commissaires de l'Union Soviétique jetés en prison à leur tour pour une quelconque «déviations idéologique», ont pris peur, non pas devant leur conscience, mais devant les différents rappels à l'ordre que le parti avec Casanova ne cesse de leur envoyer dans la «Nouvelle Critique». On ne nous fera jamais croire qu'ils ont attendu aujourd'hui pour s'apercevoir, comme Edith Thomas, que : «L'autocritique n'avait aucune efficacité véritable, que l'Intellectuel communiste n'avait, même en ce qui concerne son métier, qu'à s'incliner, non pas devant des décisions prises à

la majorité, mais devant des décisions imposées par quelques-uns». «Tout s'est passé désormais comme si le socialisme n'était qu'une construction sociale, dans chaque pays, mais, avant tout, de servir étroitement les intérêts de l'Union Soviétique».

Et elle prend pour excuse, un peu tard, semble-t-il, les affaires Tito, Rajk, Kostov qu'on leur a présentés, dit-elle, comme des «traîtres». Et elle ajoute : «Il est pour le moins étrange que tous fussent des communistes connus comme les plus anciens, les plus aimés des leurs peuples. J'avoue que, de part et d'autre, les réquisitoires, les plaidoiries, les aveux ne m'ont pas convaincu. Les pièces du procès nous manquent, sur lesquelles nous pourrions jeter un jugement valable. Mais entre ces différentes affaires, il semble du moins qu'il y ait un point commun. De toute évidence, on appelle «traîtres» des hommes qui ne sont pas d'accord». Il est possible qu'ils aient historiquement tort, qu'un pays en révolution se doive de les prendre pour vaincre. Mais ce qu'il est impossible d'admettre, c'est qu'il faille les désigner en même temps.

Voyons, soyez un peu sérieux. Nous n'avons pas attendu les rappels à l'ordre du P.C. pour nous faire une opinion sur ce sujet.

Dans un siècle où chacun se voit obligé de choisir entre l'Amérique, sa presse vendue, son problème noir et ses 7 millions de chômeurs, l'U.R.S.S. sa presse «dirigée», ses ingénieurs à 100.000 roubles par mois, ses prisons et ses camps de concentration, la France avec son gouvernement pourri, ses tortionnaires en Indochine et ses petits marchandages, l'Angleterre aux Indes et en Grèce, la bombe atomique russe ou américaine, les super V.I. la guerre bactériologique, les digestes de Bible et Staline, la mort et une vie de chien, les tortures, les viols, les terreurs policières, les répressions sanglantes, les emprisonnements, les fusillades, les arrestations, les procès, notre titre de gloire à nous est de dire : Non ! Nous ne marchons pas. Et nous n'avons pas mauvaise conscience, CAR NOUS AVONS, NOUS, QUELQUE CHOSE A PROPOSER. Nous sommes de ceux qui croient, naïvement peut-être, que les mots liberté, justice, égalité, signifient encore quelque chose. Nous n'avons pas peur, non plus, car il ne nous reste plus grand-chose à perdre, mais tout à gagner.

Aussi quand Edith Thomas quitte le parti communiste, c'est bien qu'elle a peur. Elle a peur d'être un jour celle qui ayant participé à la construction d'un monde qu'elle croyait meilleur à celui des capitalistes se retourne contre elle et l'écrase sous des fallacieux prétextes de déviations idéologiques.

Elle ne veut pas choisir. Elle veut le dit bien : «J'ai vécu sur la pensée qu'il n'y avait d'autre solution que le communisme et l'U.R.S.S. d'un côté, le capitalisme de l'autre, et que toute critique portée au communisme et à l'U.R.S.S. pouvait fournir un argument à l'adversaire devait être évitée comme une erreur, comme une faute». Parce qu'en effet on ne peut pas choisir entre mourir pour l'U.R.S.S. et le bien de la Révolution et mourir pour le capitalisme pour le bien d'une soi-disant liberté pour laquelle on meurt de faim.

Nous, nous avons déjà choisi. Nous ne croyons pas au mensonge, ni à ses vertus. D'ailleurs, le mensonge ne peut durer plus longtemps. Il n'est plus temps pour les intellectuels de réfléchir, mais d'avoir peur.

Nous ne nous sentons pas la voca-

tion de martyr, nous voulons vivre. — Nous voulons vivre, non pas contre le capitalisme, ni contre le communisme, mais malgré eux, et pour cela nous avons besoin de la vérité.

Nous voulons que l'on sache que toutes ces raisons qu'on nous donne ne sont que pour nous prendre plus facilement au jeu. Regardons en nous, parce que c'est en nous que réside le mal. Soyons fermes, sans haine et sans amour aveugle. Aussi je dis aux intellectuels, communistes ou non : il ne sert à rien de faire des adresses à l'O.N.U. et des manifestes sans «Esprit». Et j'ajouterais même : Ayez peur pendant qu'il vous est possible de le faire sans en crever. Il ne sera bientôt plus temps.

François CHOUCAS.

A l'Ecole

«France-soir» fait paraître le film du demi-siècle : légendes illustrées pour faciliter la lecture, et peut-être aussi par mégarde de la matière grise du client.

Mais ce film passe à une telle vitesse que les pellicules en sont un peu brouillées, en dépit des prétentions historiques dont se targue chaque épisode.

C'est ainsi qu'on y peut lire : «Notre gouvernement, pour souligner la volonté de paix de la France, replie ses troupes de couverture à dix kilomètres de la frontière. Mais le jour même le capitaine Peugeot est tué en territoire français par un uhlant».

Le malheur, c'est que chacun sait (sauf peut-être les rédacteurs de «France-soir») que le capitaine Peugeot est tombé en territoire allemand, en dépit des dix kilomètres de repli des troupes françaises (!) ; le malheur, c'est que chacun sait (sauf peut-être M. Paul Gorceaux) qu'une certaine correspondance secrète entre Iswolsky, Tittoni, Sazonoff et Poincaré — mise à jour depuis — nous laisse un peu rêveurs quant à la volonté de paix de la France, ou tout au moins quant à celle de ses dirigeants.

Sans doute les usagers de «France-soir» ne constituent pas l'exigence même, mais n'ignorons pas que d'aussi grossières erreurs ne sont pas seulement fruits de paresse et d'ignorance mais poison voulu qui, sous le pompiérisme des images d'Epinal, favorise la prochaine tuerie comme il a permis la dernière.

M. LAISANT.

L'Etat et la politique

L'A bataille du budget est engagée et nous saurons bientôt à quelle sauce les contribuables seront accommodés.

Sur le plan politique on ne découvre rien de bien nouveau : les socialistes maintiennent la participation sous certaines réserves assez acceptables pour le gouvernement, la droite, P.R.L., «Pay-sans et Cie» semble bien avoir définitivement «déroché», ce qui contrarie les radicaux. En effet, ils n'osent pas se refuser au vote du budget sachant que leurs visées politiques seraient plutôt desservies par ce geste trop voyant.

Mais d'un autre côté la droite oppositionaliste s'assure dès maintenant un bon départ pour les futures élections, anticipées ou non, et s'inscrit en courant du parti de Queuille. Somme

toute les radicaux veulent encore préserver un avenir peut-être proche. Si Bidault tombe ne seront-ils encore une fois désignés pour la succession ? Et alors il faudra bien le voter ce fameux budget que le gouvernement a eu l'adresse de présenter en déséquilibre, plaçant ainsi sa majorité au pied du mur.

Les politiciens peuvent délibérer en toute quiétude. Le pays ne bouge pas. On se désintéresse totalement de ce qui sera décidé. A part la campagne menée par la Confédération des Moyennes et Petites entreprises, rien n'agite le peuple dont les intérêts vitaux sont pourtant en jeu : demain, que le «trou» budgétaire soit bouché au moyen d'économies sur les investissements et sur les subventions, au moyen d'impôts nou-

veaux, et ce sont les travailleurs qui régleront la facture, soit que le chômage s'accroisse, soit que le pouvoir d'achat diminue.

On envisage d'augmenter massivement les tarifs du métro, ceux de la S.N.C.F. voyageurs et marchandises, on parle conventions collectives, arbitrage obligatoire, armements. On ne parle pas de rajuster les salaires. Tout se passe comme si les travailleurs, c'est-à-dire ceux qui sont à l'origine de toutes les richesses, n'étaient que quantité négligeable. Et ces travailleurs demeurent silencieux !

C'est là l'aspect le plus curieux de la situation actuelle. Pourtant il est absolument certain qu'un vaste mouvement, même limité à des objectifs réformistes, donnerait à réfléchir à ces messieurs.

Mais personne ne dit mot, et l'effervescence constatée ces jours derniers à la S.N.C.F. semble s'être apaisée après les déclarations rassurantes (sic) de Pigneau.

On a l'impression que tout le monde attend «quelque chose», mais que personne ne peut définir ce que sera ce «quelque chose».

La stabilisation a suivi la baisse du tonneau. On se résigne à la hausse et les politiciens nous affirment que l'équilibre budgétaire — irréalisable depuis 1920 ! — doit avoir priorité si l'on veut que toute rente dans l'ordre !

La vérité est que 30 % du revenu national sont engloutis dans les coffres d'un Etat de plus en plus bavard, tatillon, inquisiteur, envahissant et inhumain. Trois millions d'hommes — si l'on compte les nationalisations — au moins en vivent et le défendent consciemment ou non. Et son existence atteint une importance telle qu'il met toute la société en coupe réglée.

L'Etat anonyme, avec ses bureaux, son armée, ses polices, ses prisons, ses magistrats, est tout, les quelques énergumènes discourent dans l'hémicycle du Palais-Bourbon, des comparses, et les gouvernements, les organismes exécutifs des volontés sans doute insaisissables, mais très réelles de ce monstre sans visage.

A MARSEILLE

Une catastrophe ? Non, un crime !

Le 11 décembre, à 20 h. 45, une maison de quatre étages s'écroulait à Marseille. Quatre personnes étaient ensevelies sous les décombres. Cet accident était-il imprévisible ? Que non pas puisque depuis le bombardement du 27 mai 1944 l'immeuble avait été ébranlé, il y avait danger de l'habiter.

Des que la catastrophe fut connue, le préfet, son secrétaire général, le maire, le premier adjoint, l'adjoint de

l'urbanisme (!), les architectes de la ville, des tas de flics, chefs, sous-chefs et sans grades se rendirent sur les lieux. Après avoir commenté l'imprudence des victimes qui préféraient coucher dans un immeuble branlant plutôt qu'à la belle étoile, ils partirent dormir sans inquiétude, car il semble que les maisons qui abritent les «officiels» sont très solides.

Avant l'effondrement «on» avait bien conseillé aux locataires d'évacuer l'immeuble, mais «on» ne s'était pas préoccupé de savoir si ces pauvres diables avaient les salaires suffisants pour payer une «reprise» ou une chambre d'hôtel ; ainsi deux d'entre eux qui avaient usé de ce dernier moyen furent obligés de réintégrer «leur» crotte de la veille, l'hôtel, même de cinquième ordre étant encore trop cher pour leur bourse.

C'est seulement aujourd'hui que devant les quatre morts accusateurs, les «autorités», pour apaiser les dieux, offrent aux rescapés des moyens matériels de se loger.

Gens de bien, personnalités officielles, gens d'ordre, voilà votre crime. Vous pleurez des morts, vous leur faites des chapelles ardentes, des belles funérailles, des beaux discours, mais vous avez été incapables de les accueillir dans vos maisons, dans vos églises, pas même dans vos étalles. Plus encore, vous n'avez pas eu le courage de vous servir de la loi qui vous permettait la réquisition, car vous avez peur de cette arme qui, un jour, peut se retourner contre vous biens. Lâches jusqu'à l'écœurement, vous refusez toute responsabilité de vos crimes, politiciens de la basse espèce, vous vous les rejetez les uns les autres. Aussitôt la catastrophe connue La Marseillaise accusait le maire R.P.F., essayant de faire oublier que la maison a été soufflée en mai 1944 et que pendant dix-huit mois la municipalité de Marseille était à large majorité communiste. Le Provençal, journal socialiste et républicain (sic) publiait un article disant «qu'il est regrettable que les services responsables n'aient pas prévu un abri à ceux qu'ils invitaient à déménager... quand on sait le nombre de locaux inoccupés et utilisables existant dans notre ville». Ce journal oublie de dire que les socialistes ont aussi été majoritaires à Marseille et qu'ils n'ont pas fait davantage que les cocos ou les R.P.F.

Oui, il y a un crime. Les quatre victimes ont bien été assassinées par le régime et ceux qui le perpétuent.

Malheureusement, ce n'est pas un fait comme celui-ci qui soulèvera le peuple exploité et misérable. Frères des assassinés, il votera bien encore, hélas ! pour les assassins ; ces derniers y comptent bien.

Mais prenez garde, gens d'ordre, administrateurs incapables, le levain que nous sommes fera un jour bouillonner la masse aujourd'hui inerte et vous pourriez regretter amèrement de ne pas avoir été un tout petit peu honnêtes.

A. ARRU.

E. A.

M. L.

LES RÉFLEXES DU PASSANT



Dans son petit logement de Belleville, on trouve une salle à manger Henri II, fruit de douloureuses économies. Mais une salle à manger tout de suite vous pose un homme comme une barbe pose un confesseur. Sur la cheminée, sa photo en caporal de chasseur alpin, les galons bien en évidence, et, accrochés à la tapisserie à fleurs, son diplôme de tourneur, son certificat d'études et les photos de famille.

Ses enfants vont à messe et confesse, font leur première Communion et mifolent dans le respect de Vercingétorix, Jeanne d'Arc et Napoléon.

CEUX QUI S'EN VONT

Tardivement, il nous est parvenu la nouvelle de la disparition de Madeleine Vernet, dont la vie fut vouée à la défense des humbles et particulièrement de l'enfant.

Nous ne prétendons pas ici donner à cette triste nouvelle l'ampleur d'un article nécrologique et moins encore d'une biographie.

Rappelons seulement le double combat qu'elle mena sur le terrain pacifiste et éducatif. Rappelons sa création de « L'Avenir Social », ou, parallèlement à la Ruche de Sébastien Faure, elle instaura une école d'éducation et d'instruction rationalistes.

Soutenue par les syndicats, elle devait survivre à l'autre guerre puis disparaître dans la fracas des années qui lui succédèrent et dans les schismes des mouvements révolutionnaires et syndicaux.

En 1932, face à la S.D.N. et à la comédie qu'y jouaient les délégués politiques des marchands de canons, Madeleine Vernet appelait les consciences à une véritable conférence du désarmement.

La mort seule put mettre un terme à son activité militante ; non seulement elle poursuivit jusqu'à la fin son bulletin : « La mère éducatrice », mais encore elle collabora à de nombreuses feuilles d'avant-garde.

Dans le domaine littéraire, elle laisse des contes et des poésies, pleins de fraîcheur et de foi dans l'idéal qu'elle s'était fixé : l'enfance heureuse et la paix.

Cue Louis Tribier son compagnon, Hélène Vernet sa fille et ses nombreux amis trouvent ici l'attachement que nous gardons à son souvenir.

Nous apprenons avec un vif regret le décès de notre camarade Guaniola Charles, organisateur du groupe F. A. de Longwy, à l'hôpital de Mont-Saint-Martin, le 24 novembre 1949. Atteint d'une maladie professionnelle, la silicose, il n'a pu résister longtemps après sa sortie des camps de concentration allemands.

Il est mort comme il avait vécu, en libérateur, refusant en ses derniers moments la présence d'un représentant de l'obscurantisme religieux.

Abonnez-vous au "Libertaire"

L'OUVRIER SÉRIEUX

C'est un ouvrier sérieux. Depuis 20 ans, il est le bras droit du patron. Ce dernier l'honore en lui demandant son avis sur telle ou telle chose, et ne manque jamais de lui serrer la main, si d'ailleurs il vient à passer dans l'atelier. L'ouvrier sérieux est fier de la confiance de son patron et espère bien devenir un jour son égal. En attendant, il sera très heureux de décrocher la médaille du Travail qui garnira à merveille un petit espace resté libre entre la fournaise de son battillon et l'image de sainte Thérèse.

En homme respectueux de l'ordre qui fait les nations fortes et les citoyens obéissants il rejette les lectures pernicieuses et se suffit du « Figaro » ou de l'« Aurore ».

Le travail, dit-il souvent, c'est la liberté : l'économie, la vertu première ; la famille et le chef de famille, les fondements de toute société juste.

Il espère bientôt passer contre-maître et pouvoir servir encore mieux les intérêts de sa maison. Parce que sa maison, c'est quelque chose de très important, et il y est attaché aussi fermement qu'un caniche à son maître.

Lorsqu'il aura atteint l'âge de la retraite, c'est-à-dire lorsque son rendement sera tombé au-dessous des normes établies, son patron lui parlera en ces termes :

« Mon cher ami, il faut vous reposer maintenant. Après tout, vous l'avez bien gagné ! »

Et l'ouvrier sérieux, fort de ses droits, conscient du devoir accompli, exigera alors son dû. Et il l'obtiendra sans peine, sous forme d'une carte d'économiquement faible, donnant droit à 10 0/0 de réduction sur les réseaux de la S.N.C.F.

OLIVE.

RÉUNION

Franco - Allemande de JOURNALISTES

Du 5 au 10 décembre s'est tenue au Cité-Club Bd de Courcelles une conférence réunissant une centaine de journalistes français et allemands.

Il nous est impossible de publier les nombreuses motions qui ont été adoptées à l'issue des débats. Remarquons simplement que toutes ces caractéristiques par la volonté d'épurer la profession de journaliste, de tout mettre en œuvre pour qu'un rapprochement sincère s'établisse entre les peuples allemand et français, rapprochement qui doit se réaliser à la base pour être viable. Elles posent également le principe que les organisations de journalistes soient représentées dans les instances internationales au moins à titre consultatif, et au même titre que les associations culturelles.

De part et d'autre des organismes permanents de liaison vont être constitués. Le siège de l'organisme français se trouvera à Paris, 33, Bd de Courcelles. Celui de l'Allemagne n'est pas encore fixé.

Reservée faite de nos conceptions révolutionnaires concernant les rapports internationaux, nous ne pouvons qu'applaudir à ces initiatives, ainsi qu'à tout ce qui peut raffermir un peu plus la guerre menace de plus en plus grave.

Renverser l'Etat, la société fédérée surgira de ses ruines, vraiment une, vraiment indivisible, mais libre, grandissant en solidarité par sa liberté même.
KROPOTKINE.

Riposte à la guerre atomique : la guerre microbienne

Nous avons, disent les stratèges américains, une sécurité de cinq années avant que soit possible une guerre atomique. Est-ce le laps de temps permettant à l'U.R.S.S. de constituer un stock atomique et passer à l'attaque ou de rendre coup pour coup ? Ainsi nous permettant de respirer tranquilles, jusqu'en 1955, avant que le Soleil de la Mort, selon l'expression japonaise, tombe sur la terre.

C'est donc la fiévreuse préparation des bactéries, champignons, virus, agents toxiques pour donner la mort ou la maladie aux hommes, aux animaux et aux végétaux.

K. V. Thimann disait même sans sourciller après que le président ait recommandé de ne pas avoir l'imprudence d'ignorer une guerre biologique :

« Des bactéries pathogènes pourraient être répandues sur l'ennemi, de différentes façons, par projectiles ou par avions. Choléra, dysenterie, peste bubonique seraient tout spécialement choisis pour ce genre d'opération ».

LA PEUR

En patageant ainsi dans la folie criminelle qui prend le couvert de la Science.

Les techniciens estiment que la redistribution des habitations urbaines, des usines et de l'équipement industriel fixé doit se faire très rapidement dans les 15 années qui vont suivre, sans quoi passé ce délai les mines et matières premières et trop connues par la cartographie soviétique.

Car c'est au grand secret qu'il faut aboutir.

L'état-major américain et les politiques ont présent à la mémoire les paroles de Von Rundstedt :

« Je compris, peu après le déclenchement de l'attaque, que tout ce qui avait été écrit sur la Russie n'avait aucun sens. Les cartes que nous avions étaient toutes fausses. Les routes dessinées bien nettement sur une carte se révélèrent être des routes minées et les cartes étaient toutes fausses. Même des voies ferrées que nous devions utiliser n'existaient pas, tout simplement. Ou bien une carte indiquait une région déserte et soudain nous nous trouvions devant une ville de type américain pourvue d'usines et de tous les services ».

Le R.S.S. se trouve ainsi dans le secret le plus absolu, l'emplacement de ses usines civiles et militaires, de ses nouvelles régions industrielles, est inconnue ou presque, à l'extérieur, tandis que le système industriel, les réseaux d'usines américaines ne sont pas entourés d'une discrétion. Le rideau de fer permet l'élaboration de tous les préparatifs : transfert de population, travail forcé dans les régions désertiques et froides de l'intérieur, Sibérie pour construire des colonies industrielles qui pourraient abriter les troupes de l'Armée Rouge, forte de 4 millions de soldats. Ainsi tous les préparatifs de guerre, même ceux de dispersion qu'impose la guerre atomique sont poursuivis avec la régularité d'une gigantesque machine aux mille rouages.

Ainsi la dictature, la N.K.V.D. assurent une adaptation rapide aux nécessités de la guerre atomique et l'étendue du territoire, elle-même, permet une grande profondeur de défense contre les avions porteurs de bombes.

LA GUERRE BIOLOGIQUE

Dans les milieux scientifiques américains, une crainte panique se pose : que l'U.R.S.S. contrebale sa faiblesse technique en lançant une attaque bactériologique aux Etats-Unis. C'est ainsi que la guerre biologique est de nouveau à l'ordre du jour. Elle prend sa place à côté de la bombe atomique comme moyen de destruction massif. G. W. Merck a même mentionné, en tant que

président du Comité de guerre biologique des Etats-Unis, que les petites ou moyennes nations qui ont tellement de difficultés pour entretenir un armement moderne à jour, peuvent, sans jeter des sommes énormes dans le gouffre des armements, avoir les moyens de se défendre, à bon compte.

C'est donc la fiévreuse préparation des bactéries, champignons, virus, agents toxiques pour donner la mort ou la maladie aux hommes, aux animaux et aux végétaux.

K. V. Thimann disait même sans sourciller après que le président ait recommandé de ne pas avoir l'imprudence d'ignorer une guerre biologique :

« Des bactéries pathogènes pourraient être répandues sur l'ennemi, de différentes façons, par projectiles ou par avions. Choléra, dysenterie, peste bubonique seraient tout spécialement choisis pour ce genre d'opération ».

LA PEUR

En patageant ainsi dans la folie criminelle qui prend le couvert de la Science.

Les techniciens estiment que la redistribution des habitations urbaines, des usines et de l'équipement industriel fixé doit se faire très rapidement dans les 15 années qui vont suivre, sans quoi passé ce délai les mines et matières premières et trop connues par la cartographie soviétique.

Car c'est au grand secret qu'il faut aboutir.

L'état-major américain et les politiques ont présent à la mémoire les paroles de Von Rundstedt :

« Je compris, peu après le déclenchement de l'attaque, que tout ce qui avait été écrit sur la Russie n'avait aucun sens. Les cartes que nous avions étaient toutes fausses. Les routes dessinées bien nettement sur une carte se révélèrent être des routes minées et les cartes étaient toutes fausses. Même des voies ferrées que nous devions utiliser n'existaient pas, tout simplement. Ou bien une carte indiquait une région déserte et soudain nous nous trouvions devant une ville de type américain pourvue d'usines et de tous les services ».

Le R.S.S. se trouve ainsi dans le secret le plus absolu, l'emplacement de ses usines civiles et militaires, de ses nouvelles régions industrielles, est inconnue ou presque, à l'extérieur, tandis que le système industriel, les réseaux d'usines américaines ne sont pas entourés d'une discrétion. Le rideau de fer permet l'élaboration de tous les préparatifs : transfert de population, travail forcé dans les régions désertiques et froides de l'intérieur, Sibérie pour construire des colonies industrielles qui pourraient abriter les troupes de l'Armée Rouge, forte de 4 millions de soldats. Ainsi tous les préparatifs de guerre, même ceux de dispersion qu'impose la guerre atomique sont poursuivis avec la régularité d'une gigantesque machine aux mille rouages.

Ainsi la dictature, la N.K.V.D. assurent une adaptation rapide aux nécessités de la guerre atomique et l'étendue du territoire, elle-même, permet une grande profondeur de défense contre les avions porteurs de bombes.

LA GUERRE BIOLOGIQUE

Dans les milieux scientifiques américains, une crainte panique se pose : que l'U.R.S.S. contrebale sa faiblesse technique en lançant une attaque bactériologique aux Etats-Unis. C'est ainsi que la guerre biologique est de nouveau à l'ordre du jour. Elle prend sa place à côté de la bombe atomique comme moyen de destruction massif. G. W. Merck a même mentionné, en tant que

président du Comité de guerre biologique des Etats-Unis, que les petites ou moyennes nations qui ont tellement de difficultés pour entretenir un armement moderne à jour, peuvent, sans jeter des sommes énormes dans le gouffre des armements, avoir les moyens de se défendre, à bon compte.

C'est donc la fiévreuse préparation des bactéries, champignons, virus, agents toxiques pour donner la mort ou la maladie aux hommes, aux animaux et aux végétaux.

K. V. Thimann disait même sans sourciller après que le président ait recommandé de ne pas avoir l'imprudence d'ignorer une guerre biologique :

« Des bactéries pathogènes pourraient être répandues sur l'ennemi, de différentes façons, par projectiles ou par avions. Choléra, dysenterie, peste bubonique seraient tout spécialement choisis pour ce genre d'opération ».

LA PEUR

En patageant ainsi dans la folie criminelle qui prend le couvert de la Science.

Les techniciens estiment que la redistribution des habitations urbaines, des usines et de l'équipement industriel fixé doit se faire très rapidement dans les 15 années qui vont suivre, sans quoi passé ce délai les mines et matières premières et trop connues par la cartographie soviétique.

Car c'est au grand secret qu'il faut aboutir.

L'état-major américain et les politiques ont présent à la mémoire les paroles de Von Rundstedt :

« Je compris, peu après le déclenchement de l'attaque, que tout ce qui avait été écrit sur la Russie n'avait aucun sens. Les cartes que nous avions étaient toutes fausses. Les routes dessinées bien nettement sur une carte se révélèrent être des routes minées et les cartes étaient toutes fausses. Même des voies ferrées que nous devions utiliser n'existaient pas, tout simplement. Ou bien une carte indiquait une région déserte et soudain nous nous trouvions devant une ville de type américain pourvue d'usines et de tous les services ».

Le R.S.S. se trouve ainsi dans le secret le plus absolu, l'emplacement de ses usines civiles et militaires, de ses nouvelles régions industrielles, est inconnue ou presque, à l'extérieur, tandis que le système industriel, les réseaux d'usines américaines ne sont pas entourés d'une discrétion. Le rideau de fer permet l'élaboration de tous les préparatifs : transfert de population, travail forcé dans les régions désertiques et froides de l'intérieur, Sibérie pour construire des colonies industrielles qui pourraient abriter les troupes de l'Armée Rouge, forte de 4 millions de soldats. Ainsi tous les préparatifs de guerre, même ceux de dispersion qu'impose la guerre atomique sont poursuivis avec la régularité d'une gigantesque machine aux mille rouages.

Ainsi la dictature, la N.K.V.D. assurent une adaptation rapide aux nécessités de la guerre atomique et l'étendue du territoire, elle-même, permet une grande profondeur de défense contre les avions porteurs de bombes.

LA GUERRE BIOLOGIQUE

Dans les milieux scientifiques américains, une crainte panique se pose : que l'U.R.S.S. contrebale sa faiblesse technique en lançant une attaque bactériologique aux Etats-Unis. C'est ainsi que la guerre biologique est de nouveau à l'ordre du jour. Elle prend sa place à côté de la bombe atomique comme moyen de destruction massif. G. W. Merck a même mentionné, en tant que

président du Comité de guerre biologique des Etats-Unis, que les petites ou moyennes nations qui ont tellement de difficultés pour entretenir un armement moderne à jour, peuvent, sans jeter des sommes énormes dans le gouffre des armements, avoir les moyens de se défendre, à bon compte.

C'est donc la fiévreuse préparation des bactéries, champignons, virus, agents toxiques pour donner la mort ou la maladie aux hommes, aux animaux et aux végétaux.

K. V. Thimann disait même sans sourciller après que le président ait recommandé de ne pas avoir l'imprudence d'ignorer une guerre biologique :

« Des bactéries pathogènes pourraient être répandues sur l'ennemi, de différentes façons, par projectiles ou par avions. Choléra, dysenterie, peste bubonique seraient tout spécialement choisis pour ce genre d'opération ».

LA PEUR

En patageant ainsi dans la folie criminelle qui prend le couvert de la Science.

Les techniciens estiment que la redistribution des habitations urbaines, des usines et de l'équipement industriel fixé doit se faire très rapidement dans les 15 années qui vont suivre, sans quoi passé ce délai les mines et matières premières et trop connues par la cartographie soviétique.

Car c'est au grand secret qu'il faut aboutir.

L'état-major américain et les politiques ont présent à la mémoire les paroles de Von Rundstedt :

« Je compris, peu après le déclenchement de l'attaque, que tout ce qui avait été écrit sur la Russie n'avait aucun sens. Les cartes que nous avions étaient toutes fausses. Les routes dessinées bien nettement sur une carte se révélèrent être des routes minées et les cartes étaient toutes fausses. Même des voies ferrées que nous devions utiliser n'existaient pas, tout simplement. Ou bien une carte indiquait une région déserte et soudain nous nous trouvions devant une ville de type américain pourvue d'usines et de tous les services ».

Le R.S.S. se trouve ainsi dans le secret le plus absolu, l'emplacement de ses usines civiles et militaires, de ses nouvelles régions industrielles, est inconnue ou presque, à l'extérieur, tandis que le système industriel, les réseaux d'usines américaines ne sont pas entourés d'une discrétion. Le rideau de fer permet l'élaboration de tous les préparatifs : transfert de population, travail forcé dans les régions désertiques et froides de l'intérieur, Sibérie pour construire des colonies industrielles qui pourraient abriter les troupes de l'Armée Rouge, forte de 4 millions de soldats. Ainsi tous les préparatifs de guerre, même ceux de dispersion qu'impose la guerre atomique sont poursuivis avec la régularité d'une gigantesque machine aux mille rouages.

Ainsi la dictature, la N.K.V.D. assurent une adaptation rapide aux nécessités de la guerre atomique et l'étendue du territoire, elle-même, permet une grande profondeur de défense contre les avions porteurs de bombes.

ce, on arrive très rapidement à la conviction que la cruauté scientifique du nazisme est dans l'avenir appelée à se répandre dans les deux mondes.

Illustration grandiose des progrès techniques et scientifiques : Les Russes, atomisés, mourraient de radio activité et les Américains de choléra ou de peste.

C'est donc à cela qu'il s'agit avant tout. La Peur ! C'est par la Peur que le totalitarisme s'entoure d'un écran de fumée comme une pieuvre vorace, c'est par la Peur que les Américains ont jeté la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki, l'état-major américain dit sans trop y croire que les deux bombes, en écartant la guerre, ont sauvé la vie d'un million de soldats américains et japonais, alors que des archives de Tokio prouvent que la résistance japonaise n'aurait pas dépassé

de beaucoup le 14 août 1945, date de la reddition inconditionnelle.

Peur d'une influence militaire et politique russe trop grande en Asie.

La Peur des deux côtés règne en maîtresse et c'est elle qui justifie les immenses préparations et c'est elle qui déclenchera la catastrophe.

VIVRE OU MOURIR

La parole est désormais aux peuples. A eux de s'arracher de ce climat de panique et de prouver qu'ils ne veulent pas que l'horloge du monde marque leur fin et celle de l'espèce, aux peuples d'agir sur leurs dirigeants, sur les organisations scientifiques pour donner à l'énergie atomique le rôle qui lui convient, celui d'augmenter le potentiel des ressources énergétiques dans le monde, à côté de celles du pétrole et du charbon, et par conséquent d'élever le niveau de vie par la culture et l'épanouissement de l'homme.

Bulletin of atomic Scientists d'août 1947 cité par Blackett, p. 92.

Grand bruit, ces temps derniers, à propos d'une éventuelle révision du procès Maurras.

Ce n'est pas la campagne, évidemment intéressée, d'Aspects de la France (ex Action Française) qui retient notre attention, mais, cette semaine, l'hédomadaire Carrefour nous livre quelques « révélations ». Pauwels, l'auteur de l'article sur le procès Maurras, montre d'ailleurs un sens de l'humour assez rare chez les journalistes : il publie in-extenso les réponses faites par les personnages qu'il a interviewés à propos du procès. Et nous nous réjouissons du dépit de quelques pleutres dont les réponses relèvent une curieuse inépuisable : si Maurras sortait de prison, s'il allait tout parler...

MM. Albert Bayet et Duhamel (Académie oblige) ne se doutaient peut-être pas de la publicité qui serait faite à leur « courage » et à leur « netteté » ! Il n'y a même plus que l'opinion éclairée et saine des sages pour prétendre qu'aurait pu donner la vertueuse indignation d'un Mauriac, si Pauwels l'avait interrogé.

Mais relevons aussi les déclarations de Louis-Martin Chauriat et de Roger Vailland dont l'indignation patriotique et la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

Notons enfin, à côté des réponses embarrassées dans lesquelles la grandiloquence diminue à mesure que l'on s'élève, que la peur avouée de voir Maurras libre ont pour résultat de leur décevoir des vocations de Fouquier-Tinville ou de Vichinsky.

de beaucoup le 14 août 1945, date de la reddition inconditionnelle.

Peur d'une influence militaire et politique russe trop grande en Asie.

La Peur des deux côtés règne en maîtresse et c'est elle qui justifie les immenses préparations et c'est elle qui déclenchera la catastrophe.

VIVRE OU MOURIR

La parole est désormais aux peuples. A eux de s'arracher de ce climat de panique et de prouver qu'ils ne veulent pas que l'horloge du monde marque leur fin et celle de l'espèce, aux peuples d'agir sur leurs dirigeants, sur les organisations scientifiques pour donner à l'énergie atomique le rôle qui lui convient, celui d'augmenter le potentiel des ressources énergétiques dans le monde, à côté de celles du pétrole et du charbon, et par conséquent d'élever le niveau de vie par la culture et l'épanouissement de l'homme.

Bulletin of atomic Scientists d'août 1947 cité par Blackett, p. 92.

Grand bruit, ces temps derniers, à propos d'une éventuelle révision du procès Maurras.

Ce n'est pas la campagne, évidemment intéressée, d'Aspects de la France (ex Action Française) qui retient notre attention, mais, cette semaine, l'hédomadaire Carrefour nous livre quelques « révélations ». Pauwels, l'auteur de l'article sur le procès Maurras, montre d'ailleurs un sens de l'humour assez rare chez les journalistes : il publie in-extenso les réponses faites par les personnages qu'il a interviewés à propos du procès. Et nous nous réjouissons du dépit de quelques pleutres dont les réponses relèvent une curieuse inépuisable : si Maurras sortait de prison, s'il allait tout parler...

MM. Albert Bayet et Duhamel (Académie oblige) ne se doutaient peut-être pas de la publicité qui serait faite à leur « courage » et à leur « netteté » ! Il n'y a même plus que l'opinion éclairée et saine des sages pour prétendre qu'aurait pu donner la vertueuse indignation d'un Mauriac, si Pauwels l'avait interrogé.

CULTURE ET RÉVOLUTION

Les Précurseurs de l'Internationale anarchiste Londres 1896

Du 27 juillet au 1^{er} août 1896

C'est à Queen's Hall, à Londres, que se tint le Congrès International Socialiste.

Dès le début de 1896, l'action politique et l'anti-parlementarisme anarchiste s'affrontèrent violemment.

Il fallait régler le « différend » définitivement. En effet, exclus de Paris, de Bruxelles et de Zurich, les anti-autoritaires se retrouvèrent à nouveau à Londres pour faire lever l'ostracisme qui les tenait éloignés de la communauté socialiste.

L'intention, dans les sphères dirigeantes, était d'écartier les anarchistes à propos de différences de méthodes : ces sphères estimaient que l'action des anarchistes était incompatible avec l'action universelle du socialisme organisé.

En réalité, on appliquait la résolution de Zurich. Mais c'est ici que l'affaire se compliqua, « à cause d'une virgule » si l'on se rapporte au compte rendu donné par Compère Morel, dans l'Encyclopédie Socialiste du mouvement socialiste.

De quoi était-il question ? La résolution de Zurich exigeait-elle la reconnaissance de l'action politique, pour « les partis et organisations socialistes » seulement, ou, aussi des « syndicats professionnels ouvriers » dont elle parlait d'abord ?

La virgule placée après « professionnels ouvriers » était de trop, d'où l'embarras provoqué qui amena des débats compliqués et très souvent obscurs par les interprétations diverses et contradictoires qu'on donnait à la résolution de Zurich.

17 nations contre deux (France, Hollande) réaffirmaient la résolution de Zurich qu'on expliquait et précisait cette fois sans équivoque :

Le « Congrès entend par action politique, la lutte organisée sous toutes les formes, pour la conquête du pouvoir politique et son usage législatif et administratif dans l'Etat et la Commune, par la classe ouvrière pour son émancipation ».

2^e Le Congrès déclare que la conquête du pouvoir politique est, pour les travailleurs, le moyen par excellence par lequel ils peuvent arriver à leur émancipation, à l'affranchissement de l'homme et du citoyen, par lequel ils peuvent établir la République socialiste.

Il fait appel aux travailleurs de tous les pays et les invite à s'unir en un parti distinct de tous les partis politiques bourgeois et à revendiquer :

Le suffrage universel de tous les adultes ;

Le droit de vote pour chaque adulte ;

Le scrutin de ballottage ;

Le droit d'initiative et le référendum, local et national.

Quant à l'admission des anarchistes au Congrès, c'est W. Liebknecht qui proposa un texte qui devait régler définitivement l'exclusion des anti-parlementaires et des anti-autoritaires.

Voici la résolution adoptée par le bureau du Congrès, pour l'invitation au prochain Congrès : elle faisait exclusivement appel « aux représentants des groupements qui poursuivent la substitution de la propriété et de la production capitalistes et qui considèrent l'action législative et parlementaire comme l'un des moyens nécessaires pour arriver à ce but ;

« Aux organisations purement corporatives qui, bien que ne faisant pas de politique militante, déclarent reconnaître la nécessité de l'action législative et parlementaire. En conséquence, les anarchistes sont exclus ».

Signalons en passant que l'idée de la grève générale fut repoussée comme impossible actuelle, mais on reconnaissait : « la grève et les boycottages comme moyens nécessaires pour réaliser les buts de la classe ouvrière ».

Quoiqu'on aimerait se documenter sur ce Congrès de Londres par Auguste Hamon : « Le Socialisme et le Congrès de Londres », Etudes historiques, richement documentées, où l'auteur s'est efforcé de garder une sérénité des plus impartiales.

Pour A. Hamon : « Les incidents qui se sont passés au Congrès International de Londres ont fait de ces assises un événement mondial d'une extrême importance dans l'histoire. »

C'est pourquoi il n'est pas inutile

d'en reparler dans l'examen de la continuité de l'Internationale Anarchiste.

Le dimanche 26 juillet — la veille du Congrès — le Comité anarchiste dissous et remplacé par un « Anarchist socialist and anti-parliamentary committee » tenait une réunion privée afin de discuter la conduite que tiendraient les socialistes anti-parlementaires pour protester contre la résolution de Zurich.

Le 28 du même mois était organisé un meeting monstre.

On a reproché bien à tort aux anarchistes, d'être des diviseurs du mouvement ouvrier international.

Voici ce qu'écrivait Domela Nieuwenhuis, qui adjurait le Congrès de

par HEM DAY

n'exclure aucun socialiste : « Honte à ceux qui excluront, à ceux qui diviseront au lieu d'unir. Le monde verra une répétition de la lutte entre Marx et Bakounine en 1872. Ce sera une nouvelle lutte entre l'autorité et la liberté. ... Choisissez ce que vous voulez être : un Congrès de socialistes sérieux qui discutent toutes les questions socialistes qui intéressent les socialistes, ou un Congrès de sectaires qui ont exclu comme hérétiques beaucoup d'hommes qui ont combattu et souffert pour la cause du peuple ».

Dans le « Labour leader », Malatesta publiait une sorte de manifeste où il était affirmé que les communistes et les collectivistes anarchistes étaient socialistes, et il réclamait l'union et non la division ou l'excommunication.

Ce manifeste publié en français dans « Le Parti Ouvrier » était contresigné par A. Hamon.

L'essentiel de ce manifeste mériterait d'être reproduit mais nous n'en révérons que quelques passages que voici :

« Dans le but de nous mettre en suspicions auprès des ouvriers et d'avoir la haute main sur le mouvement, les socialistes-démocrates affirment que les anarchistes ne sont pas des socialistes. Mais la politique est naturellement une grande cause de division. Pour conséquence, une entente entre tous les ouvriers, qui luttent pour leur émancipation, ne peut avoir lieu que sur le terrain économique. C'est d'ailleurs ce qui importe le plus, puisque l'action politique parlementaire ou révolutionnaire du prolétariat est également impuissante tant que celui-ci ne constitue pas une puissance économique organisée et consciente. »

Toute tentative pour imposer une opinion politique unique au mouvement ouvrier aboutirait à la désagrégation du mouvement et empêcherait les progrès de l'organisation économique. Nous demandons seulement qu'on

ne porte pas la division sur un terrain où elle n'a pas de raison d'être... »

Mais les autoritaires, eux, l'entendaient tout autrement, et le député G. Rouanet, dans « La Petite République » n'hésitait pas à écrire : « Le Congrès est socialiste : ne sont donc convoqués à s'y rendre que les socialistes, c'est-à-dire, ceux qui poursuivent la conquête du pouvoir par le prolétariat ».

Telles étaient les polémiques d'avant le Congrès, et il y a lieu de rappeler la réunion qui s'est tenue Salle Maubert, rue Vieille-du-Temple, à Paris, réunion qui groupait les 60 délégués corporatistes convoqués par le Comité Fédéral de la Fédération des Bourses du Travail.

Pour remplacer la décision de Zurich, au nom des groupes corporatistes de France, la proposition suivante serait présentée au Congrès de Londres :

« Toutes les organisations syndicales ouvrières qu'elles soient admises au Congrès, ainsi que toutes les organisations socialistes du monde entier qui reconnaissent la nécessité d'organiser les travailleurs pour la défense de leurs droits et suivant leurs besoins, et par les moyens qu'elles croient utiles ».

LE THEATRE

« Les Justes » d'Albert Camus

Il est assez audacieux de vouloir évoquer la pureté en prenant pour héros un assassin : dans sa dernière œuvre Camus arrive à exposer magistralement ce problème malgré la situation paradoxale de son personnage. Cette nouvelle pièce marque un progrès sur ses précédentes créations et surtout sur l'Etat de siège. Le côté purement théâtral se trouve encore trop à l'arrière-plan et l'idée domine tout sans aucune concession au goût du public ; mais ici, chez Hébertot, on constate avec satisfaction que la mise en scène est au service de l'œuvre au lieu de se servir d'elle.

Les cinq actes qui composent « Les Justes » retracent l'action d'un groupe de militants en 1905. Nous assistons à l'élaboration d'un complot contre le Grand Duc. Un jeune révolutionnaire, Kallayev, est désigné pour lancer la bombe ; après une tentative malheureuse il réussit à faire sauter la voiture du despote et à le tuer. On l'arrête, il est au secret ; et nous assistons à une visite du chef de la police qui,

dans sa cellule, vient le tenter par un inutile marchandage de sa grâce. Cette pièce pose admirablement le cas du respect de l'homme dans une révolution. Kallayev n'est pas un militant théorique, froid et mathématique, c'est un être pur, doué d'un cœur sensible et qui réagit en homme. Ce héros ne craint pas d'expliquer ce qu'il attend du sacrifice de sa vie et devant le froid Stépan il démontre que son idéal révolutionnaire ne consiste pas à détruire le monde des hommes pour édifier un Etat de robots. Les Justes de 1905, à Moscou, sont des hommes et Camus les dépeint ainsi : « ...des hommes et des femmes qui, dans la plus impitoyable des tâches, n'ont pas pu guérir de leur cœur. On a fait du progrès depuis, il est vrai, et la haine qui pesait sur ces âmes exceptionnelles comme une intolérable souffrance, est devenue un système confortable. »

Un tel sujet permettrait bien des charges faciles, pourtant l'auteur les a dédaignées. Il nous donne une pièce dépouillée, trop cérébrale peut-être mais vraiment remarquable par son texte. Je vous souhaite à tous de voir « Les Justes ». Comme toujours, chez Hébertot, mise en scène et décors sont parfaits. Les responsables en sont Paul Oettly et G. de Rosnay. L'interprétation, formant corps avec l'œuvre, ne permet pas de citer une vedette, ici tous le sont. J'ai admiré la sobriété de jeu de Reggiani, et Michel Bouquet a su mesurer ses effets dans un rôle où l'excès pouvait facilement être atteint. Maria Casares est digne de cette œuvre, son jeu au dernier acte prouve la solidité de son talent. Yves Brainville, Jean Pommier, Moncordeur, Louis Pardo et Michèle Lahaye tiennent chacun de leur personnage le maximum possible. Combien de théâtres parisiens pourraient prendre ici une leçon sur l'homogénéité de ce remarquable ensemble, où tout le monde s'efface pour ne penser qu'à servir une œuvre.

AGRY.

Nos prix marqués entre parenthèses indiquent port compris

CE QU'EST L'ANARCHISME

E. A. : Les Anarchistes et le Problème Social 15 fr. (25 fr.). — P. BERNARD : Le Fédéralisme Libéral 10 fr. (20 fr.). — C.A. BONTÉPES : L'Esprit Libéral 5 fr. (10 fr.). — P. KROPOTKINE : L'Anarchie, son idéal, sa Philosophie, 20 fr. (30 fr.). — Communisme et Anarchie, 10 fr. (20 fr.). — Aux Jours Gens, 10 fr. (20 fr.). — R. ROGER : De l'autre Rive, 8 fr. (18 fr.). — Y. FOUREY : Réflexions sur un monde nouveau, 5 fr. (10 fr.). — F. ROTHEN : La Politique et les Politiciens, 20 fr. (30 fr.). — BARBEDETTE : Pour la Justice Économique, 10 fr. (20 fr.). — M. BAKOUNINE : L'Organisation de l'Internationale, 5 fr. (10 fr.). — P. GILLY : L'Intégration Humaine, 10 fr. (20 fr.). — T.L. : La Liberté, 12 fr. (22 fr.). — IGNOTUS : Asturies 1934, 12 fr. (22 fr.). — A. PRUDHOMME : Catalogue Libéral (1898-1937), 40 fr. (85 fr.). — G. LEVAL : L'Anarchisme et l'Abolitionisme, 20 fr. (30 fr.). — E. RECLUS : L'Anarchie, 10 fr. (20 fr.). — A. Mon Frère le Paysan, 10 fr. (20 fr.). — G. BERNIERI : La Société sans Etat, 20 fr. (30 fr.). — L. Michel : Prise de Possession, 15 fr. (25 fr.). — MALATESTA : Entre Paysans, 15 fr. (25 fr.). — ERNESTAN : Tu es Anarchiste, 20 fr. (30 fr.). — J. GRAVE : La Société mourante et l'Anarchie, 125 fr. (185 fr.).

CRITIQUES SOCIALES

RHILLON : La Ligue du Progrès et l'interprétation Marxiste, 5 fr. (10 fr.). — E. RECLUS : La Peine de Mort, 5 fr. (10 fr.). — P.J. PROUDHON : La Justice poursuivie par la Violence, 50 fr. (80 fr.). — La Révolution Sociale, 500 fr. (570 fr.). — Lettres aux Propriétaires, 500 fr. (570 fr.). — Principes d'Organisation politique, 500 fr. (570 fr.). — J. DUBOIN : L'Économie Distributive, 75 fr. (90 fr.). — E. BERTH : Guerre des Etats et Guerre des Classes, 200 fr. (330 fr.). — Du Capital aux Révolutions par la Violence, 180 fr. (230 fr.). — G. LEVAL : L'Indispensable Révolution, 100 fr. (130 fr.).

RENEZ n'importe quel groupe de gens normaux, faites-leur subir pendant trois ou quatre générations un régime de serre chaude comme celui des ghettos polonais, sous la surveillance d'une équipe de psychiatres, et vous verrez graduellement apparaître tous les traits caractéristiques du tempérament juif — ce mélange en apparence unique (un Grec est pire que dix Juifs et un Arménien pire que dix Grecs) d'orgueil et d'humilité, de spiritualité et de cupidité, de complexe d'infériorité, de sentimentalité bête et de ruse calculatrice. » Que ce peuple, continuant depuis des siècles à « boire à l'an prochain à Jérusalem », soit allé effectivement à Jérusalem, voilà, n'est-il pas vrai, un « événement extrêmement improbable du point de vue statistique » (comme disent les marxistes) en quelque sorte, nous dit Arthur Koestler, un « miracle ».

Et c'est l'« Analyse d'un miracle » (1) que l'auteur de « La Tour d'Ezra » nous donne aujourd'hui, rétablissant la vérité historique, faussée par la trop grande part faite aux facteurs économiques et politiques, aux dépens du point de vue psychologique. Koestler, en les considérant tour à tour et en les synthétisant, porte un nouveau coup aux nouveaux religieux que sont les communistes vis-à-vis de l'Histoire.

On ne peut aborder ce nouveau livre comme on l'a fait avec « La Tour d'Ezra », ou « La Lie de la Terre », car il ne s'agit pas là que d'un reportage romancé. C'est à la fois une analyse du fait historique, a priori invraisemblable, qu'a été l'éclosion d'Israël en Palestine, et un compte rendu de la guerre de libération et de la vie quotidienne du nouvel Etat, auquel le talent de Koestler a su donner le mouvement et la couleur de ses romans. C'est aussi une vue d'ensemble sur la structure politique et sociale de l'Etat d'Israël, sur ses tendances culturelles et enfin des considérations sur ses perspectives et son avenir. La naissance d'Israël ne pouvant s'expliquer uniquement par l'économie et la politique, a posé dès le début un problème aux pays étrangers.

Les marxistes, croyant la Palestine un problème simple où les Juifs étaient les instruments de l'expansion impérialiste anglaise aux dépens de la population indigène opprimée (bien que la Palestine juive eût une structure économique beaucoup plus socialiste que la Russie des Soviets), ont vu Staline en octobre 47 déclarer le Sionisme sien et ont présenté immédiatement « le spectacle familier, nous dit Koestler, des reniements des vérités de la veille, les mea-culpa rituels, la prostitution dans la poussière, contre-révolutionnaire ».

Les Anglais, complètement désorganisés et réduits à l'empirisme, ont appliqué en Palestine leurs méthodes coloniales habituelles avec leur corrépondant d'agitation, les répressions cruelles et de manœuvres de basse police secrète qui ne diffèrent pas beaucoup de celles d'Hitler et de leurs compères français en Indochine. Là, comme aux Indes, l'insupportable orgueil des hautes sphères anglaises, antisémites et racistes tout court, a trouvé des alliés de choix dans leurs bons amis, les « dignitaires » arabes, recevant avec un faste si « exotique » aux dépens, naturellement, des fellahs écrasés par un régime féodal qui a actuellement cours en Egypte et auquel les Juifs, avec leur sens de la justice, s'étaient attachés.

Il est impossible de résumer Koestler sur ce sujet, la position de la Palestine au carrefour de l'U.R.S.S., du monde arabe qui se réveille et des intérêts capitalistes anglo-américains étant trop complexe. Il faut avoir, comme lui, vécu en Palestine, travaillé comme fermier, cheminot, avant d'être devenu correspondant de presse, pour pouvoir se retrouver dans ce dédale des passions, des idées, des intérêts, des complications politiques, nationales et internationales.

Les détails du reportage, piquants quelquefois, tragiques souvent, toujours humains, nous font retrouver le journaliste et le vrai humour juif.

Les Arabes, les Anglais, les Russes ont à peine eu le temps de se familiariser avec l'idée d'un nouvel Etat juif au Moyen-Orient que déjà les Juifs ont à faire face à de nouveaux ennemis intérieurs cette fois, et surajoutés à ceux du dehors. La troisième partie nous conduit à travers l'inextricable fillet de ceux-ci : problèmes politiques, combats entre les partis, empires de syndicats et, couvrant tout le tout, la question de la religion, toujours vivante chez certains.

Si l'on en juge d'après cette partie de l'ouvrage, les Juifs ne sont pas au bout de leurs peines, l'existence de Juifs de couleur (Yéménites), l'immigration des « sephardim » Juifs de provenance méditerranéenne, que les « askenazim » (Juifs venant d'Europe centrale) voient d'un œil méfiant, entraînant déjà des difficultés presque insolubles. Et si ce n'était que cela ! Mais il se greffe encore là-dessus le problème de la langue. Théodore Herzl croyait naïvement que chacun celle-ci ne pouvait être ni le yiddish, ni l'arabe, encore moins une langue européenne. Et, pour des raisons de « logique mystique », ce fut l'hébreu.

De ce choix, les difficultés commencent. « Elles résident, nous dit Koestler, dans la structure archaïque de la langue, ce n'était pas seulement une question de vocabulaire. » Imaginez-vous le travail des philosophes israéliens voulant traduire Marx, Freud, ou Bergson (pourtant Juifs). Ce vocabulaire archaïque, allié à la pauvreté en adjectifs et en adverbes de la langue, conséquence d'un arrêt dans le développement, rendait tellement le style qu'il « est à peu près impossible de distinguer un texte traduit de Hemingway d'un texte traduit de Proust et que Malraux en hébreu ressemble à Walter Scott ». Et que dire du roman, du théâtre et de toute la littérature hébraïque moderne ! Tout cela, naturellement, sera résolu tôt ou tard, les nouvelles générations ayant eu l'hébreu comme langue maternelle, retrouveront le chemin et les accents d'une vraie culture.

Koestler conclut, au sujet des rapports entre les Juifs de la Diaspora et les Juifs de Palestine, que « depuis la fondation d'Israël, l'attitude des Juifs qui ne veulent pas y aller, et qui cependant tiennent à former une communauté à l'égard de leurs concitoyens, est devenue un anachronisme insoutenable ». Pour cesser d'être persécutés parce qu'ils sont « bizarres » et « bizarres » parce qu'ils persécutent, les Juifs doivent prendre une décision. On garde leur unité de foi et retourner en Terre promise — ou bien renoncer à cette foi. Renoncer à la foi juudaïque n'est pas rejeter les valeurs du judaïsme, celles-ci ayant passé dans l'héritage juéno-chrétien, mais plutôt se délivrer de toute « présomption raciale et de tout exclusivisme national ». Il faut que les Juifs prennent conscience de ce choix nécessaire.

RABI, il y a un an, reprochait à Koestler l'impression de reportage ou d'édition romancée que l'on avait à la lecture de ses ouvrages et, faisant siens les termes de Paul Gademar dans « Esprit » le traitait de « sociologue ambigu » et d'« artiste médiocre ». Il ajoutait : « Koestler n'a pas encore franchi les murs du ghetto. » Il est sans aucun doute que l'auteur d'« Analyse d'un miracle » a tenu compte de ces reproches. Les jambes du Peter de la Croisade sans croix sont redevenues normales, celui-ci ayant décidé de s'en servir et choisir de quel côté marcher.

(1) Calman-Lévy Ed. En vente au « Libéraire », Franco 670 fr.

REDACTION-ADMINISTRATION
Robert JOULIN, 145, Quai de Valmy
Paris-10^e C.C.P. 5561-78

FRANCE-COLONIES
1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.

AUTRES PAYS
1 AN : 750 FR. — 6 MOIS : 375 FR.
Pour changement d'adresse, joindre
25 francs et la dernière bande

HISTOIRE
LISSAGARAY : Histoire de la Commune, 400 fr. (445 fr.). — GALTIER-BOISSIERE : Mon Journal depuis la Libération, 140 fr. (170 fr.). — Mon Journal pendant l'Occupation, 110 fr. (140 fr.). — Mon Journal pendant la drôle de Paix, 140 fr. (170 fr.). — Les Trois Héros, 180 fr. (210 fr.). — Le Crapouillot : Histoire de la Guerre (fasc. I), 250 fr. (285 fr.). — (fasc. II), 250 fr. (285 fr.). — (fasc. III), 250 fr. (285 fr.). — (fasc. IV), 250 fr. (285 fr.). — (fasc. V), 200 fr. (235 fr.). — François BARRET : Histoire du Travail, 80 fr. (105 fr.). — DOULEANS : Histoire du Mouvement ouvrier (tome I 1838-1871), 450 fr. (495 fr.). — (tome II 1871-1938), 450 fr. (495 fr.). — ALEXANDRE : Avènement de la France Ouvrière, 210 fr. (240 fr.). — L. LOUVET : Découverte de l'Anarchie, 25 fr. (35 fr.). — B. FOUGERE : La Vie Héroïque de Rosa Luxembourg, 40 fr. (60 fr.). — DOMMANGET : Jacques Roux, le Curé Rouge, 100 fr. (130 fr.). — Ida METZ : La Commune de Cronstadt, 100 fr. (130 fr.). — P. LAPYRE : De Gaulle tout nu, 25 fr. (35 fr.). — A. LOUBLOUT : Les Crimes de la Colonisation, 20 fr. (30 fr.). — G. BERNIERI : Guerre des Classes en Espagne, 25 fr. (35 fr.). — HEM DAY : Le Fascisme contre l'Intelligence, 15 fr. (25 fr.).

Prière d'ajouter 25 fr. si vous désirez que votre envoi soit recommandé. Nous ne répondons pas des pertes postales, si le colis n'est pas recommandé. Tous les envois de fonds doivent parvenir à JOULIN Robert, 145, Quai de Valmy, Paris (X^e), C.C.P. 5561-78.

Dans quelques jours... paraîtra aux EDITIONS « LE PORTULAN » Le Tome I de « HISTOIRE DE L'ANARCHIE » par ALAIN SERGENT et CLAUDE HARMEL 1 volume in-8^o carré de 464 pages 16 planches hors-texte de 20 illust. sur papier couché. Plusieurs illustrations en texte. Ce tome I de présentation parfaite broché sous couverture typographique deux couleurs avec jaquette vernie illustrée en deux couleurs. Prix : 690 fr. Franco 765 fr. C.C.P. R. Joulain 5561-76 Paris. Pour le nouvel an, offrez un livre... c'est un souvenir qui reste.

CONGRÈS INTERNATIONAL

La traduction de nombreux textes ayant exigé une prolongation du délai prévu, nous avons été contraints de reporter à la semaine prochaine la publication des commentaires et des motions du Congrès. Nous nous en excusons vivement auprès de nos lecteurs. N. D. L. R.

pris que l'accord et la coopération fraternelle auraient été le meilleur moyen pour assurer à tous le maximum de bien possible. Ainsi les plus forts et les plus faibles ont voulu soumettre et exploiter les autres ; et quand ils ont réussi à conquérir une position avantageuse, ils ont voulu s'en assurer et en perpétuer la possession, créant, pour leur défense toute espèce d'organes permanents de coercition.

De cela est résulté que l'Histoire est pleine de luttes sanglantes : agressions, injustices, oppressions féroces d'une part, rébellions, de l'autre.

(1) Pensiero e volontà 1-9-1924.

« Il nous faut des canons, et des solides ! »

(Maurice THOREZ)

DANS le discours fleuve qu'il prononça devant le Comité Central du Parti Communiste, Maurice Thorez appelle les travailleurs à la lutte contre la guerre.

« Les ouvriers, s'écrie-t-il, doivent refuser le déchargement des navires transportant des armes au titre du plan Marshall. Ils doivent s'opposer au transport du matériel à destination de l'Indochine ». Et, — décidément en verve —, ce « pacifiste » averti demande aux organisations syndicales d'empêcher la fabrication des engins meurtriers dans les usines de guerre.

Voilà un langage nouveau dans la bouche du représentant autorisé du parti de « la grande armée française », de la « victoire sur le boche », etc... ! Non pas que nous doutions des sentiments « pacifiques » du gros Maurice, son attitude en 1940 nous assure de ceux-ci en cette matière. Mais nous sommes assez stupéfaits tout de même de voir le parti de Tillon, de Billoux, le parti qui confiait à Thorez le soin de faire, il n'y a pas si longtemps, la « fameuse » déclaration de Tulle : « Il nous faut des canons et des solides ! » se découvrir si affirmatif quand il s'agit de la paix.

Personne, bien sûr, ne se laissera prendre aux raisons de cette nouvelle pantalonnade, la C.G.T. de Frachon, en appliquant à la lettre les décisions du « parti », ne fera une fois de plus, que de jouer le jeu de l'impérialisme russe.

Mais il n'en reste pas moins vrai qu'avec ses effectifs encore puissants la Centrale de la rue Lafayette peut créer un mouvement d'opinion que le syndicalisme révolutionnaire peut exploiter.

Aux mots d'ordre cégétistes : « Pas de matériel pour l'Indochine ! » doit répondre le nôtre : « Pas de matériel pour aucune guerre » et à celui : « Nous ne ferons jamais la guerre à la Russie », ajoutons : Ni à personne d'autre !

MONTLUC

Un poison alimentaire : LA MARGARINE

UNE publicité intense et bien faite pour induire en erreur les consommateurs est organisée au bénéfice d'une salété alimentaire improprement nommée : Margarine.

De grands placards nous montrent des enfants mordant joyeusement dans de grosses tartines pomadées de cette base à suppositoires (beurre de cacao), ou bien des entretreillis, détaillant les qualités énergétiques de cette graisse évaluée en calories, joules ou ergs, peu importe du reste la définition car, plus elle est obscure plus elle paraît scientifique et réelle.

Nous nous disons en toute connaissance de cause que la prétendue margarine actuelle n'a aucune des qualités nutritives qu'on lui attribue. C'est tout au plus une graisse de friture et de pâtisserie non toxique à condition que les colorants utilisés ne soient pas cancérogènes comme ce fut le cas il y a fort peu de temps, et à condition aussi que le rare suif animal utilisé soit : frais, sain et sélectionné.

La margarine actuelle à base d'huiles végétales n'a plus rien à voir avec la margarine de 1887 composée exclusivement de graisses animales. Elle n'a donc plus le droit de se nommer « margarine ».

En ce temps-là, Napoléon III, empereur des Français, monté sur le trône par des moyens justes et légaux, c'est-à-dire à coups de canons, se piquait d'idées socialistes et humanitaires...

Il chargea le célèbre chimiste Mège-Mouriès de trouver un produit sain, ayant le plus possible le saveur du beurre, son apparence et accessible aux bourses les plus modestes. Ce produit devait avoir une longue durée de conservation sans aucune addition d'antiseptique.

Mège-Mouriès se mit à l'œuvre et obtint un beurre artificiel en utilisant la graisse de vache puis de bœuf. Les graisses utilisées étaient celles dites de « couverture » c'est-à-dire les matières grasses qui entourent les viscères, et non pas celle des flancs qui est une graisse « morte ». On broyait, ajoutait des estomacs de porcs, pour que sous l'influence de la pepsine, y contenue, les membranes libèrent les graisses. Après une série de traitements on obtenait l'huile margarine et on y ajoutait du lait. Le tout était baratté. On obtenait ainsi une masse crémeuse qui était lavée pour permettre l'élimination du

petit lait (comme pour le beurre). Le résultat était alors une pâte fine et homogène ayant des ressemblances remarquables avec le beurre, surtout si on avait soin de colorer la masse avec un colorant végétal absolument inoffensif tel le rocou. C'était la margarine, la véritable margarine de Mège-Mouriès, fabriquée exclusivement avec des GRAISSES ANIMALES, qui, comme les protéines animales, ne peuvent être remplacées impunément par des protéines végétales, c'est-à-dire que 400 gr. d'albumine ou de protéines de lentilles ne couvrent pas les mêmes besoins de l'organisme que 400 gr. de protéines de viande, de lait, de poisson ou de jaune d'œuf.

Les « pauvres gens », la « basse classe » d'alors qui sont les « économiquement faibles » d'aujourd'hui, c'est-à-dire la grande majorité du peuple producteur de richesses, y trouvèrent un certain intérêt... Mais bientôt on essaya dans un but de lucre de s'éloigner de la formule initiale du bienfaiteur Mège-Mouriès.

Devant l'extension des ventes, des industriels « scrupuleux » (?) firent des demandes en vue d'obtenir l'autorisation d'ajouter à la margarine (la vraie) des corps animaux ou végétaux, afin de satisfaire les demandeurs que le produit ait une ressemblance plus parfaite avec le beurre... Cette demande fut rejetée par la Commission d'hygiène (séance du 13-12-1886), car le législateur de l'époque voulait éviter à tout prix une ressemblance trop parfaite avec le beurre, afin de fermer la plus possible la porte aux tromperies. Au cours de cette même année, la Commission d'hygiène (C.C.H. 28.169) faisait cette déclaration dont la franchise et l'honnêteté font honneur tant aux expérimentateurs qu'aux législateurs de 1886... « ...reconnaissons que si la margarine peut être utilisée en cas de PÉNURIE DE BEURRE et ceci passagèrement, son pouvoir alimentaire est nettement inférieur au beurre ». Notons qu'à cette époque on ignorait totalement le rôle des vitamines. C'est donc une observation empirique, mais honnête et bien faite. A nouveau en 1897, donc avec un recul et une expérience de 11 ans, la commission consultative d'hygiène confirme que la margarine de Mège-Mouriès faite avec des graisses de couverture, provenant d'animaux sains, est inférieure au beurre, mais SUPÉRIEURE à d'autres graisses alimentaires. Dans ces autres graisses alimentaires étaient compris le saindoux et les graisses végétales (saindoux, graisse de flancs, graisse morte). C'est pourquoi la loi du 16 avril 1897 refuse l'addition de graisses végétales aux graisses animales entrant dans la composition de la margarine, car, en effet, depuis 1894, des commerçants « avisés » voulaient introduire des graisses végétales dans la margarine saine et loyale de l'inventeur. Par une lettre datée du 3 août 1894 le Ministre de l'Intérieur demande au préfet de police de soumettre la question sur l'opportunité de l'introduction de graisses commerciales dans les graisses alimentaires animales. M. Jungfleich, rapporteur à la C.C.H. arrive à cette conclusion mitigée, que « si l'addition d'huiles végétales ne présente aucun danger, elle constitue pour le moins une fraude (d'où la loi de 1897) ». Ce rapport commence donc à ouvrir doucement la porte à l'invasion des produits végétaux, et c'est ainsi que paraît le décret banal du 11 mars 1908, art. 2 : « Toute matière grasse comestible, con-

crète à la température de + 45, autre que le beurre peut être désignée sous le nom de graisse, mais cette désignation doit être complétée par l'indication de la matière animale ou végétale d'où la graisse est tirée ».

La circulaire du 25 juin 1908 (J.O. du 10-7-1908), art. 2 ouvre encore un peu plus la porte. « La désignation d'origine n'est pas obligatoire lorsque la matière n'est pas vendue comme graisse. C'est ainsi que la graisse de coprah ou coco pourrait être dénommée, graisse de coco ou cocose par exemple ».

Et voilà la fissure... Art. III : « Le mélange de graisses entre elles ainsi que les mélanges concrets à la température de + 45 de graisses ou d'huiles végétales ou animales lorsqu'ils présentent l'aspect du beurre et sont préparés pour le même usage porte obligatoirement le

LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers : La terre aux paysans

La condition première de l'unification syndicale : LOYAUTÉ

NOUS ne savons pas si la condition ouvrière en général est liée au sort particulier des gars du rail. On nous reproche amicalement de sembler faire de la S.N.C.F. un cheval de bataille. C'est qu'il faut bien admettre que, si le prolétariat de l'industrie lourde sait engager la lutte, et n'a pas peur de risquer la mise à pied pour faits de grève, le monde cheminot et ses révoltes ont une portée capitale. Il ne faut pas oublier qu'il a été un atout de première force dans la formation et le développement du syndicalisme. Il faut également admettre que rien de valable ne saurait réussir sans la participation du rail. On voudra bien reconnaître, au surplus, qu'à aucun moment, dans ce journal, nous n'avons séparé le cheminot de ses frères de misère. La classe ouvrière est un tout.

On nous fait grief, également de nous appuyer sur la nécessité de l'unification ouvrière. Mais le morcellement de la classe ouvrière n'est-elle pas la

cause de toutes les défaites enregistrées depuis quatre ans ? Et n'est-ce pas le rôle du militant sincère, d'où qu'il vienne, d'en étudier objectivement les causes, d'en proposer les remèdes ?

La grève du 25 novembre a montré le peu de cas que les syndicats font des ordres donnés par les centrales. Les défections ont été multiples dans toutes les organisations. Il y a là autre

chose que l'inertie éternelle de la masse. Car on a vu des responsables, des hommes énergiques, n'ayant peur de rien, habitués à la lutte, habitués à payer pour les amorfes, refuser ce semblant de combat. Qu'est-ce à dire ? Simplement que les organisations rejettent les dégoutés « dans la nature » : ils ont perdu la confiance qu'ils avaient placée en leurs dirigeants. Ce mal est général, sauf à la C.F.T.C. Il faudra qu'un jour nous examinions cette exception.

Le militant de base est désespéré, écœuré de constater que ceux qu'il a poussés au fait de l'emploi à des besognes subalternes de policier, tantôt pour « la paix », tantôt pour servir les desseins du parti socialiste, tantôt à droite, tantôt à gauche. Il en a marre de saisir sur le vif la faillite, l'orgueil, le contentement de soi d'un secrétaire fédéral ou confédéral. Il en a assez de les voir entourés d'une nuée de dactylos, livres qu'ils sont de venir au boulot à l'heure qu'ils ont choisie, de quitter de même, alors qu'il est astreint, lui, à l'exactitude, alors qu'ils poussent l'ironie jusqu'à lui recommander d'être un modèle. Il sait bien, pourtant, qu'un secrétaire fédéral ou autre n'est pas tellement de tout repos. Il n'ignore pas que les titulaires de ces postes ont une vie « de chevaux de bois ». Il sait que leur situation familiale en souffre. Mais il sait aussi qu'il y a bien quelques petites compensations, quand ce ne serait que celle qu'on dénomme : le besoin de puissance. Il assiste, partout, à de petites querelles de boutiques, où la tentative d'élimination suit de près la petite calomnie. Il pense avoir mis à la tête une équipe homogène, ou cherchant à l'être, ayant pour premier et principal but la défense de ses intérêts à lui, comme à ses camarades. Il n'assiste qu'à des batailles rangées autour d'un malheureux fromage. On l'a vu partout à F.O., à la C.G.T., et ailleurs. Et ces petites incursions à prêter l'oreille aux braves gens qui lui disent que les dirigeants ne cherchent qu'un fauteuil. Ses défaites le poussent à la certitude. Il perd la foi, il perd l'enthousiasme, il se perd.

Ainsi, on nous annonce aujourd'hui que la C.G.T. lance le mot d'ordre de former des cartels d'unité A LA BASE. C'est du temps perdu. La C.G.T. conserve la majorité des syndicats. Mais cette majorité est précaire. Elle est essentiellement formée des cellules communistes, autour desquelles s'agripent, comme au dernier carré, les sympathisants au parti et les unitaires à tout prix. (Nous ne discutons pas cette dernière position). Mais la C.G.T. a perdu l'oreille des masses. Chaque fois qu'elle se mêle d'un mouvement, on s'insquie. Même chez elle. Car tout de suite on entrevoit la peau de banane sur laquelle on va glisser. Et, effectivement, on la découvre. La méfiance est immédiatement suivie d'un lâchage général. Les dirigeants de la C.G.T. ont bien tenté de faire entendre raison au P.C. en lui demandant de leur laisser les coudees franches un certain temps. Mais autant clamer dans le désert. Non, la C.G.T., aujourd'hui, ne

pouvait durer des années. Mais les attaques successives du capitalisme privé ou étatique, ainsi que la réapparition d'un cléricisme virulent et combatif, provoquent une réaction contraire chez les militants avertis. Ils les sortent de leur torpeur, en leur faisant entrevoir plus nettement le danger. Mais les organisations constituées n'en tirent pas, pour autant, avantage. La reprise des cartes est partout difficile.

Il se passe que les militants se cherchent, qu'ils fuient tous ceux qui ont occupé des postes syndicaux rémunérés, qu'ils tentent des contacts, qu'ils essaient de former eux-mêmes, sans ordres ni conseils, des cartels. Des cartels qui ont tendance à prendre rapidement l'allure d'une centrale nouvelle, ce qui n'en ferait qu'une de plus. Au point où nous en sommes, qu'est-ce qu'on risque ? Or, comme a mûri lentement la désapprobation du monde ouvrier envers la C.G.T., il faut savoir laisser mûrir la confiance réciproque. Voilà des militants qui viennent d'horizons fort divers, parfois s'étant abreués consciencieusement de mots plus ou moins doux. Il leur faut s'adapter à nouveau à leurs tempéraments. Avant de construire, il faut débayer le terrain.

Ces cartels ont-ils plus d'avenir que ceux de la C.G.T. ? Peut-être, il suffit de peu de chose, mais ce peu est une pointe avancée difficile à doubler. Ce peu, c'est ce qui manque ailleurs : c'est la franchise rigoureuse dans les contacts, c'est la volonté absolue, déclarée.

A LA S.N.C.F.

Le lampiste doit se faire une raison

Depuis le temps qu'on parle de la S.N.C.F., il est bon de savoir que celle-ci, malgré ses milliards de déficit, vient de faire un petit effort en offrant un... banquet aux « techniciens » qui ont procédé à l'électrification de la ligne située entre Laroche-Migennes et Dijon. C'est, en effet, en utilisant un outillage « périmé » : cantonniers de la voie, ouvriers

électriciens et monteuses que les « techniciens », c'est-à-dire la hiérarchie, ont pu électrifier cette ligne, à grands ruissellements de sueur de lampistes. Aussi, la patrie reconnaissante leur a offert un succulent repas.

Le lampiste bénéficiera lui aussi de la reconnaissance de la S.N.C.F. S'il est auxiliaire, il sera peut-être licencié, et pourra se reposer grâce à l'allocation que lui allouera la caisse de chômage. S'il est au cadre permanent, il verra ses facilités de circulation réduites et son régime de retraite modifié.

Le lampiste doit se faire une raison : la S.N.C.F., en offrant des banquets à son « élite », consent de lourds sacrifices et ne peut vraiment pas se saigner pour qu'un vulgaire lampiste fasse la noubva avec un kilo de pommes de terre supplémentaire chaque semaine.

Il faut se dire également que le dernier public n'est pas si élevé. Et l'on envisage actuellement, pour une augmentation de 7.000 francs, de « reclasser » la fonction des députés qui, malgré ce dérisoire rajustement de leurs salaires, seront encore, avec 1.185.000 francs par an, bien au-dessous du minimum vital.

Le lampiste doit se faire une raison. « L'élite » de la nation, des députés aux ingénieurs de la S.N.C.F., en est encore réduite à rouler en Cadillac et en Packard à se nourrir de foie gras truffé et de homard à l'américaine. Tant que ces messieurs ne pourront pas se procurer des larbins pour essuyer la partie la plus charnue de leur individu, après satisfaction naturelle de leurs besoins, le lampiste ne doit rien demander.

D'ailleurs, même s'il demande, il n'aura rien. Et c'est pour cela qu'il devra comprendre qu'il ne lui reste qu'une solution : se servir lui-même.

Raymond BEAULATON.

CERCLE LIBERTAIRE DES ETUDIANTS

Permanence tous les jeudis à la Maison des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente (métro St-Michel-Odéon). Conférences, débats publics, tous les jeudis, au Café des Trois-Nages, à 20 h. 45 (sous-sol), 34, Bd St-Germain (métro Maubert-Mutualité).

Jeudi 22 décembre
CREATION ET TRAVAIL
par G. Glaser

Staline

(Suite de la première page)

A sa place, nous nous méfierions. Cette jeunesse que les stalinistes nous représentent fréquemment aujourd'hui, à travers la morale qu'ils ont adoptée — la morale bourgeoise — risque de déboulonner l'idole avant qu'elle ne soit définitivement entrée dans la légende.

Et les « parents terribles » qui ont contribué par leur ignorance à monter la plus « grande mystification du siècle » risquent de voir leur progéniture la ramener rudement à sa véritable place, celle qu'ont occupée avant elle toutes les religions reflétant les frayeurs, les craintes, les espoirs que cette partie de l'humanité faite pour souffrir et pour adorer et qui trouve dans ces souffrances et dans cette adoration les possibilités de satisfaire son instinct messianique.

Et c'est pour cela qu'au ridicule, au mysticisme sanglant, nous opposons avec l'approbation de tous les hommes libres la réalité vivante qui est l'homme tout court, non pas fondé, dépersonnalisé dans le monstre divin du Kremlin, mais additionné à l'autre homme dans une opération gigantesque dont le quotient bécota les espoirs des générations de demain, que nos anciens ont déterminé d'une manière définitive et qui s'appelle :

Le Communisme Libéraire.

nom de MARGARINE ». Cette atténuation à la loi de 1897 ne cherche plus alors qu'à différencier nettement la margarine du beurre, car les gros beurriers normands trouvaient que la « margarine » leur jouait de drôles de tours en fait de rentrée de tric (nous disons maintenant des difficultés de trésorerie).

Les physiologistes de l'époque ignoraient ou n'appliquaient pas la méthode des bilans ou des coefficients de rétention d'une substance alimentaire, et ne voyaient dans l'addition de produits végétaux qu'une simple tromperie, tromperie assez grave cependant puisqu'elle permettait l'emploi des suifs « rances ». C'est ce que font observer MM. Villiers, Collin et Favolle. « Traité des falsifications », T. IV (1912) qui donnent de la margarine la définition suivante : « C'est le produit retiré du suif de bœuf qui entoure les ROGNONS ET LES INTES-TINS... On y incorpore maintenant des huiles végétales, ce procédé permet de ne plus s'adresser exclusivement à des suifs FRAIS, l'addition d'huile contribuant à masquer en grande partie l'odeur et le saveur des GRAISSES RANCES ».

Puis c'est l'apparition de la loi criminelle du 28-11-1931, art. II modifiant l'art. II de la loi du 4-4-1897, livrant ainsi les consommateurs les plus pauvres, les plus exploités, qui ont le plus besoin d'aliments sains et vraiment calorifiques à la fantaisie des bandits sans conscience qui fabriquent cette chose innommable du beurre.

Voici l'article II : « Toutes les substances alimentaires autres que le beurre quelles que soient leur origine, leur provenance et leur composition qui présentent l'aspect du beurre et sont préparées pour le même usage que ce dernier produit ne peuvent être désignées que sous le nom de margarine ».

Quelques années plus tard, Poupau, roi des Belges, rendait lui aussi la margarine initiale absolument indéfinissable (Décret royal du 8-7-1935) : « Toute substance quelconque ou plus simplement de graisses d'origine purement végétale donc dénuées totalement des propriétés alimentaires annoncées par les aristocrates du régime qui lui aussi est rance et décomposé ».

Si vous étalez de la margarine sur les tartines de vos enfants et qu'ils acceptent ce succédané de beurre, vous leur donnez l'illusion d'un régal, l'illusion de la réputation, mais vous ne les nourrirez véritablement pas. A la rigueur, faites vos frites à la margarine, ou un peu de pâtisserie, c'est tout ce que cela vaut.

Voici d'après nous ce que devrait être la définition légale de ce succédané qui, en aucun cas, ne remplace totalement le beurre.

Article I
La margarine est le produit résultant exclusivement du traitement des suifs animaux propres, sains, frais et sélectionnés, lesquels suifs sont ceux qui recouvrent uniquement les viscères à l'exclusion de toute autre partie.

L'addition de graisses ou d'huiles végétales est rigoureusement interdite ; les peines suivantes, etc...

Article III
Toute matière grasse alimentaire con-crète à la température de + 45 pure ou mélangée à des matières grasses végétales ne pourra porter le nom de margarine et sera obligatoirement vendue sous le nom de mélange de graisses animales et végétales ou graisse végétale, à l'exclusion de tout qualificatif pouvant faire naître une confusion quelconque, entre le produit végétal, le mélange ou la margarine.

Article IV
La coloration de la margarine avec des colorants naturels ou de synthèse est interdite, l'addition de 2 gr. par kg. de produit d'amidon de blé en vue d'obtenir des propriétés physiques particulières est autorisée.

La margarine actuelle est une salété morte sans valeur.

HUCHADIER.

Enfin, les généraux seront punis

LA loi punit toute activité qui enseigne directement ou indirectement la théorie et les principes de la technique de guerre, ainsi que toute activité visant à encourager la renaissance du militarisme.

Hein ! vous voilà enfin tranquilles. Vous n'irez plus à la dernière, parce qu'il n'y aura plus de dernière. Vous ne serez plus objet de conscience, car il n'y aura plus d'armée. Vous ne tremblerez plus en regardant votre fascicule 6. Car vous ne partirez pas le premier : vous ne partirez plus du tout. Vous n'aurez plus besoin de fuir jusqu'aux Pyrénées, l'épouvante sur les talons, en affirmant que vous êtes résistant. Fini la gloire des galons de sergent gagnés à la peur de la peur panique. Le militarisme est puni. Quelle triste fin pour Garry Davis, Le

voilà devenu inutile, obligé de rentrer à Paris. Par le train. Finie, la petite réclame.

Hélas ! votre joie sera courte. « La loi interdit également toute organisation militaire, paramilitaire, d'anciens combattants ou de nazis ».

Vous avez compris. On vous réserve encore une petite place dans le monde des héros, une petite citation à l'ordre de la nation.

Car cette loi n'est pas pour vous. Elle vient d'être signée, nous dit le « Monde » du 18 décembre, à Bonn, vendredi, par les hauts commissaires alliés, et ne concerne que les Allemands.

Quant aux biffins français — et aux autres — ils continueront, fort heureusement, à être les meilleurs soldats du monde.

Et les coyons de l'histoire. René GUY.